Case
FRC
3997

LA FRANCE
ET
LE ROI
SAUVÉS.

L'idée de Louis XVI entraîne avec elle des idées de bienfaisance.

LA liberté sans doute est le premier élément de la créature à qui l'Etre suprême donna la faculté de penser, d'éprouver dans son cœur des sensations durables : tout homme capable d'aliéner ce bien précieux, s'éloigne du but de sa noble origine, renonce aux penchans élevés qui le distinguent, et avoue par-là que sous une forme humaine, il a été pétri du même limon que les brutes les plus viles.

Mais, hélas ! quel est celui qui apprendra une bonne fois aux foibles mortels en quoi consiste cette liberté ? Qui la peindra sous des couleurs si

M+W 6901

vraies, si ressemblantes, que les peuples ne soient plus exposés à se tromper, à divaguer en la cherchant ?

Mon œil perce la nuit de plus de mille siècles amoncelés, et réduits à un point à côté de l'heure présente, qui, en s'écoulant, s'anéantit aussi pour les générations futures. J'ouvre les annales des sociétés, ce tableau des folies, des vices & des vertus humaines, que le souffle des temps n'a pu effacer encore : qu'aperçois-je ? Partout le nom sacré de liberté dans toutes les bouches, les hommes épris de ses charmes, l'appelant sans cesse, se pressant pour la trouver, se divisant, se faisant la guerre, idolâtrant des hypocrites couverts du masque de la déité, & répandant jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour se plonger dans les horreurs de la servitude & de l'oppression.

L'antiquité nous offre ces Grecs fameux par les chefs-d'œuvres des arts et par leurs exploits sur les barbares ; ces Romains dont la vertu surnaturelle & féroce ne pouvoit s'accorder qu'avec le dépouillement de tout sentiment d'humanité, je les vois ; chez eux les clameurs d'une multitude aveugle & imbécille avoient force de loi ; ils étoient malheureux, ils étoient esclaves des ambitieux qui, par leurs souplesses

THE NEWBERRY
LIBRARY

éloquentes, avoient acquis un grand crédit dans le peuple; ils étoient régis par un sceptre de fer; les démagogues se partageoient leurs dépouilles. Athènes avoit ses trente tyrans, Thèbes ses généraux, Sparte ses rois populaires et son aréopage, & Rome ses tribuns, ses décemvirs, ses triumvirs, ses proscriptions, et enfin ses empereurs, qui, en la mettant sous un joug plus raisonnable, cicatrisèrent les plaies profondes que lui avoit faites l'anarchie.

Après avoir considéré les âges antiques, portons nos regards sur les états modernes, contemplons ces républiques qui croient orgueilleusement que la liberté tient les rênes de leur gouvernement: celles qui présentent un territoire un peu étendu, se trouvent divisées en vingt états divers, désunis par des lois locales, et pas un centre de réunion fixe; des rivalités, des dissentions intestines, la tyrannie des magistrats, et le peuple au fers, et criant, *Je suis libre*, parce que ses chefs adroits, qui ont calculé que l'homme qui peut épancher ses douleurs par de vaines plaintes, a moins d'énergie pour agir, lui ont laissé la liberté de causer, comme les femmes qui pleurent. Les autres, dont le territoire est plus resserré, se gouvernent par les lois indigestes et folles de mille opinions ennemies; et

des convulsions éternelles, qui donnent des secousses terribles aux intérêts particuliers, en sont l'effet radical. Celles-ci élisent un chef momentané, qui, en montant au rang où on l'élève, apporte le besoin de s'enrichir aux dépens de la nation, et la misère, l'oppression la plus douloureuse, suivent ce choix désastreux. Celles-là enfin, plus dégradées encore, ont remis dans les mains de quelques familles privilégiées le soin de leur fortune, de leur vie et de leur honneur; et l'abrutissement le plus complet, l'asservissement et la perversité de l'esprit public, en sont le résultat nécessaire.

Avec une connoissance profonde de ces régimes politiques si discordans entre eux, si nous recherchons le véritable état de la liberté, quel sera celui que nous choisirons, si nous voulons être libres? Hélas! aucun. La liberté ne réside ni dans les orages de l'anarchie, ni dans l'obéissance aux flatteurs du peuple, ni dans la paix avilissante d'une aristocratie redoutable. Où existe-t-elle donc? Dans un gouvernement réglé par la philosophie et la raison, où le peuple, par l'organe d'une collection d'hommes intègres, dans lesquels il a mis sa confiance, manifeste sa volonté, qui a force de loi, et délègue l'exécution de cette volonté au chef d'une seule

famille, parce que des élections répétées amèneroient nécessairement des partis, des troubles, des divisions, des guerres civiles, qui ruineroient l'état entier. En France enfin, si nous voulions entendre nos intérêts, écarter l'esprit de sédition, repousser les factieux, les Lameth, les Barnave, les Menou, les d'Aiguillon, etc. et toute cette secte jacobite, qui ne tend qu'à nous écarter de la route du bonheur, pour s'emparer de nos propriétés, et nous maîtriser avec une verge de fer, mille fois plus cruelle que celle des ministres despotes qui trahissoient la confiance du meilleur des rois, et que nous avons bien fait de priver du pouvoir oppressif dont ils abusoient.

Mais est-il possible que la raison, que la vérité, que le patriotisme remportent une victoire aussi éclatante, si nous n'ouvrons pas enfin les yeux, si nous n'anéantissons pas cette horde de factieux qui, se faisant un barbare plaisir de nier que le bonheur de la France dépend de l'autorité légitime d'un roi qui pourroit le disputer au plus tendre père, a osé mettre en question, si l'on devoit s'occuper de sa santé, et rendre des actions de graces pour son rétablissement? Non, Français, le salut de l'état dépend étroitement du supplice des chefs jacobites : ces monstres

empoisonnent tous les cœurs, gangrènent l'opinion, et leur seule existence amènera la contre-révolution, ou un esclavage plus funeste encore.

Je vous adjure tous, au nom du patriotisme, au nom de la liberté, au nom de la révolution, ralliez-vous contre les infames jacobites, ralliez-vous sous l'étendard du restaurateur de la liberté française. Si vous aimez la constitution, vous n'avez que ce parti à suivre pour la voir terminer glorieusement; vous êtes perdus si vous écoutez davantage les paroles emmiellées et mensongères des horribles régicides membres de ce club infernal; ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour faire mourir LOUIS XVI dans les angoisses de la douleur : il échappe à leurs coups, quel plus beau moment pour vous réjouir, pour venger la patrie, pour lui témoigner votre amour, votre fidélité, pour offrir en holocauste sur l'autel de la liberté, les têtes séditieuses qui ont voulu vous égarer de vos devoirs et de la route de votre bonheur ! Saisissez ce moment; qu'il est beau ! Votre roi renaît à la vie, échappé comme par miracle des complots clémentins. Montrez-vous dignes de lui, de la liberté, et d'une constitution appuyée sur la déclaration des droits de l'homme.

Déja vous avez prouvé que vous étiez toujours

Français, toujours le premier peuple de l'Europe ; vos cœurs se sont montrés lorsqu'on a célébré dans la métropole la convalescence d'un roi dont on ne peut prononcer le nom sans être attendri jusqu'aux larmes. Bon peuple de Paris, objet des plus tendres sollicitudes du tendre Henri IV, au spectacle vous avez crié avec ivresse : *Vive son petit-fils* ! Ah ! je vous reconnois ; si vous êtes passionné pour la liberté, vous savez qu'elle ne peut exister dans la licence ; que sa force est dans l'obéissance, la soumission à la loi ; et que son centre, son ame, si je puis me servir de cette expression, résident dans la puissance légitime du monarque, soumis lui-même au code formé par la volonté générale. Voilà vos principes, voilà votre constitution ; pourriez-vous vouloir encore être le vain jouet d'une foule d'intrigans entachés de tous les crimes, qui déja convoitent vos dépouilles & votre asservissement ?

Non, Français, non ; vous voudrez être heureux, vous voudrez être raisonnables, vous voudrez être justes ; vous voudrez appuyer la constitution sur une base inébranlable. LOUIS XVI vit, conservez-le ; c'est le trésor le plus précieux de l'état : qu'il soit grand, qu'il soit puissant, sans avoir le pouvoir d'être tyran ; voilà, voilà la

sauve-garde de la France. L'idée d'un bon roi fait tant de bien au cœur d'un Français, elle le rafraîchit si délicieusement, que vous seriez dénaturés, si, suivant les impulsions féroces de la secte jacobite, vous ne vous livriez pas à ces sentimens si vifs et si purs; mais combien doivent-ils être plus forts encore, quand vous voyez ce roi échappé aux trames perfides de ce ramas de monstres, qui ne vous détournent de l'aimer, de lui obéir, et de maintenir son autorité, que pour vous plonger dans les chaînes les plus pesantes?

De l'imprimerie des Jacobins, rue S. Honoré.